Un nuage de poussières

Un nuage de poussières

Ne me regardez pas !

Je sais ce que vous faites, vous aspirez mon image et dans votre tête, vous la déformez. Vous me tordez, vous m'estropiez, jusqu'à ce qu'il ne vous reste de moi qu'un spectre qui se délite.

Ne me regardez pas ou je vous tue !

Je te hais. *Je te hais*, lorsque tu te colles à moi au réveil, m'empêches de m'étendre, de respirer ; *je te hais*. *Je te hais*, quand tu jonches la douche de poils, déverses ta merde dans les WC, quand tu pètes, enlèves tes chaussures en fin de journée, cette odeur, quand tu sues et m'empoisonnes ; *je te hais*. *Je te hais*, ces histoires que tu racontes, que j'entends, encore, encore, dont je connais toutes les versions, tes façons de te mettre en avant, de te justifier, de te donner le beau rôle, tes pointes d'esprit qui reflètent si mal ta médiocrité au quotidien, tes rires moqueurs, toi qui ne devrais pas te permettre de moquer, tes larmes, pour n'importe quoi, parce que le monde ne se plie pas à toi ; *je te hais*. *Je te hais*, parce qu'on se retourne sur toi dans la rue, ces sourires échangés, complices, qui me laissent dehors, moi qui connais ta vérité ; *je te hais*. *Je te hais*, pour tes manœuvres, les stratégies que tu déploies pour m'amener où tu l'entends, tes mensonges peu

crédibles, ta hargne à défendre tes opinions erronées, la liberté que je t'accorde ; *je te hais*. *Je te hais*, de ne pas considérer sérieusement les problèmes, de ne pas apporter de solution aux torts que l'on me cause ; *je te hais*. *Je te hais*, lorsque tu t'en vas, que tu t'éloignes de moi, que le creux investit ta place, et que je ne puis plus que te regretter ; *je te hais*.

Je te hais, pour ton altérité, pour ma faiblesse, *je te hais*, de me bloquer inéluctablement, *je te hais*, parce que seuls on ne va pas loin ; *je te hais*, laisse-moi t'embrasser — **je te hais**.

Des ailes tatouées, une sur chaque épaule, elles poussent, déchirent la chair, elles se déploient. On hurle « Non ! » — la douleur — on supplie « Oui, oui. » — fuir. On passe la fenêtre — chute — on pense « C'est la fin. » Les ailes battent, et chaque battement détruit davantage les os, arrache les muscles, une pluie de sang signale l'envolée.

Le froid, quand on monte — on gèle, on se disloque, on pend inutilement, porté par ces ailes. Il n'y a pas de peur, pas de souffrance, que la glace qui recouvre lentement et pétrifie l'organisme ; que le vide.

Le renard apprivoisé

Je suis le fugitif depuis ton aube, lorsque juste naissant tu me jetais des pierres, avant que d'envahir mes tanières.

J'ai rendu les armes, petit maître sans gloire, courbé l'échine, dissimulé mon regard. Lentement, pansant mon courroux et redressant ma timidité, je m'insinuai dans tes grâces chiches et m'employai à ton service. Je gardai tes trésors, te protégeai de tes frères, mieux qu'un chien fidèle, plus vif, plus dévoué et plus cruel, fuyant éperdument ta colère.

Gavé de tes restes, poil luisant, presqu'obèse, les os fléchis à ton service, je te connais bien désormais, toi, tes vices et tes faiblesses : tu t'entoures de gens, d'objets et de verbiage, parles de toi, des mots des mots des mots, n'écoutes rien, n'écoutes personne, n'écoutes jamais, dilapides, brasses du vent pensant déclencher des tempêtes, tu parles et parles et parles, si fort gonflé de certitudes crachées comme des pets. Mais moi, mon petit maître, moi, je ne te crains plus, mon temps est court, mais sois confiant : le jour viendra où je mordrai cette main qui me nourrit.

Confidences d'un troglodyte

Je vis dans une grotte ; chez moi, tout clinque, tout brille et les angles aiguisés de mon domaine irradient d'une lumière artificielle qui vous transporte comme en un domaine hors du temps, de l'espace et de la vie.

Je suis là et vous observe, attentif au ballet de vos réceptions colloques remises de prix fiestas particulières vernissages pots de départs et d'arrivées pots de promotions pots pour les nouvelles années et Noël et l'épiphanie pots pour les succès personnels et les défaites des autres, pots pour dire dans des discours convenus tout le bien qu'on n'a jamais pensé et avec des gestes de bonté tous se féliciter et se congratuler.

Je suis là lorsque vos souliers effleurent les marbres d'un cuir trop cher, en dessous je ricane, car je connais vos secrets. Je vous vois, dignes, cintrés dans vos costumes et vos tailleurs, et je sens et je constate le résultat de vos défécations ; vous l'ignoriez : vous n'êtes pas cachés.

Je suis là et je ne suis pas seul. Méfie-toi bourgeois, car notre nom est légion, efface tes traces, épie ton reflet : qui t'affirme que ce balayeur ne dissimule un poignard dans son habit ? Et cet éboueur ne lorgne-t-il pas les grâces défraîchies de ton épouse ?, si mûre pour l'aventure et les aventures canailles. Cet ouvrier qui peint ton mur ne songe-t-il pas à te dépouiller ?, comptant déjà tes biens,

estimant leur valeur au cours du marché parallèle. La femme de ménage ne te dérobe-t-elle pas quelques menus objets ? Et la cuisinière n'introduit-elle pas secrètement un poison dans ta nourriture ?

Effraie-toi bourgeois, car tandis que tes filles miment les avanies pornographiques de ta culture et que tes fils se droguent en apprenant le métier de leur père, tandis que nos compagnes et nos compagnons meurent dans tes usines et que nos enfants naissent difformes pour ton enrichissement, nos veines impatiemment se gonflent de fiel et nos poumons gorgés de substances toxiques éructent encore des malédictions.

Prépare-toi bourgeois, de nos sabbats s'élèvent les chants furieux des laissés-pour-compte, et les borborygmes qui recèlent ton agonie. Et lorsque ton monde vacillera, lorsque la terre se tarira sous ton poids, nous jaillirons des égouts et des creux de l'enfer pour te saisir à la gorge — écoute-moi bourgeois : nous n'avons plus rien à perdre, tu nous as déjà tout pris.

III

Je naviguai autrefois sur l'océan. Parvenu, à bout de ressources, sur une plage ouatée de lune, pieds dans le sable, pris par une chappe coagulée de pétrole brut et d'algues, je regardai les ténèbres qui marquaient l'horizon et décidai de m'échapper, loin, et encore plus loin. Ainsi lançai-je un container dans les vagues et en son sein puant, parcourai les flots, affranchi de repères et de limites, à la dérive. Le souffle de l'aventure conduisait mon errance, l'attrait des ailleurs exotiques.

Je vis des champs de cadavres broyés par les tanks, des combats furieux où l'on tuait pour survivre, soldats hagards embrigadés dans des guerres qu'ils ne comprenaient pas, simples pions que l'on déplaçait sur des cartes d'état-major en se louant de tant d'héroïsme — je vis des femmes, des enfants, violés, mutilés, torturés, harassés, des brutes engalonnées dicter leur loi, des prêtres fanatiques hurler leur mépris de la vie, de riches industriels et possédants assis sereinement sur l'or né de l'exploitation — je vis les bidonvilles où courent des gamins presque nus, et leurs parents accablés de faim — je vis les rires et les pleurs qui se détachaient au dessus de la misère, les danses et les bagarres, la sagesse et la démence, la loyauté, la roublardise ; je vis et fus frappé par l'acuité de cette vitalité.

Puis, las de voyager, je revins à cette ville, à ses rues, à ses airs de décor de théâtre, propre, rangée, ennuyeuse ; cette ville où se trame ma vie, ses rues où je marche, encore, moi, acteur de ce théâtre.

La logorrhée du somnambule

Je le sais, on pourrit tous, je le sais comme toi, comme vous, enfermés, encerclés, convertis en esclaves volontaires, des métiers à foison, nous nourrissent, nous immergent dans la course : acheter pour faire comme, et cracher des bulles d'indigestion, qu'on nous injecte la graisse d'une culture d'opérette ; ça, je le sais, mon électroménager ronronne, il me libère de faire, je croupis, comme toi, comme vous et puis si je… Je jette… Je jette tout ce barda à la poubelle ! Je ne vois plus : quels crédits me sont alloués pour… acheter ; mon regard voile les choses, je voudrais… être comme les autres, avoir… Avoir toutes ces… Ces merdes que j'amasse ! et qui… améliorent… facilitent… M'obligent au jeu de… Jouer à travailler et enfiler mon costume pour… ne pas… choquer les collègues… le patron à qui je dois… Et si je les emmerde hein ? Si je les emmerde ? Si je ne veux que me réveiller le matin et sentir le soleil pénétrer ma peau, et sentir que mon corps et moi sommes réconciliés, un entier à nouveau, et rire légèrement, comme ça, parce que la vie est belle, comme ça, sans raison, la vie est belle parce que je vis, la vie est belle d'effronterie, juste comme ça.

C'est sûr : on ne compte pas la fatigue parce que le boulot, les enfants qui, toujours, malades, font des conneries ; on ne compte pas, c'est sûr — pourtant, ces enfants, ils se jettent dans nos bras en rigolant, ouvrent des yeux grands,

s'extasient et puis… C'est sûr, on n'a pas une minute, on crève lentement, on, tu ne l'ignores pas, pourtant on, parfois, il y a ça : face à l'autre, on ne réfléchit plus, et… Oh ! On ferait tout, pas question de savoir pourquoi, on crève mais parfois… nous ne sommes que l'autre, cela a un nom, très galvaudé, cela nous projette hors de nous et si on crève avec l'autre, c'est bien non ?

Il y a les discours, partout, qui entremêlent leurs convulsions, nous nous convaincons, puis non, ces discours, ils expliquent bien comment tout fonctionne, nous sommes confiants… Quand, nous nous effondrons, les larmes, il n'y a plus rien, parce que nous effritons nos espoirs, autour, rien, rien ne revient… Les discours… Ils ne nous disent pas, simplement, pourquoi : ils nous rêvent, peut-être n'existons-nous pas réellement, nous sommes pour justifier les discours… Tous ces discours… nous ne nous éveillons pas… à moins, en criant, très fort, en nous jetant dans les bras de l'autre en rigolant… Le soleil pénètre… Nous caressons des cheveux, nous nous projetons, comme ça, entier à nouveau et… Les discours nous nous en foutons et alors…

Rien ne se passe ; juste, on ne dort plus.

V

Je pars, je pars à la recherche de cet endroit, cet endroit où l'on accueille l'étranger à bras ouverts, on lui propose le gîte et le couvert et on discute tard dans la nuit, pour le plaisir, le simple plaisir de lier des amitiés et de délier la langue, le plaisir simple de trinquer, de partager un peu de nos vies.

Je pars, je pars en cet endroit peuplé de sourires, où les odeurs et les couleurs, le soleil nous enivrent, nous rendent gais sans bien savoir pourquoi.

Je pars, et je ne croise que ces gens, fermés sous leurs habits noirs, leurs yeux dévient, et je les croise mais j'ignore si ce sont là des hommes ou des fantômes.

Je pars, et ne vois partout que la tristesse, tristesse du riche, ici tous sont des maîtres, c'est ce qu'on dit, alors ils restent seuls, toujours, jusqu'à la tombe.

Je pars, et je fatigue déjà, ceux que je croise, les tristes riches, ils me regardent et me condamnent, parce que j'ai froid, ce froid terrible qui ne te lâche pas, qui ne te lâche plus ; ils me condamnent parce que j'ai faim.

Je ne sais que ça, je ne suis que ça : je pars, et qu'on y croit ou pas, je trouverai cet endroit.

VI

Qu'aurais-je pleuré, gémi et supplié ? Ils ne s'expriment jamais ouvertement ; mais leurs murmures suintent des murs, les quolibets serpentent et s'accrochent, visqueux. Je ne suis pas comme eux, c'est vrai : mon dos tordu, et l'œil torve, la jambe tournée, le poil dru — lorsque je marche dans la rue, le poids de leurs regards, l'orgueil de leur jugement, le bris soudain de leurs rires, m'écrasent au sol, bloquent mes jambes, et je voudrais tellement, je voudrais tellement les fuir, courir et oublier.

Je ne joue plus, qu'ils gardent leurs faces lisses, leurs tenues trop bien mises, qu'ils se récurent, se brossent, tentent de camoufler et leurs défauts et leurs vices. Une nuit étouffée de brouillard, j'ai pris un sac, quelques effets, de la douleur partout au corps, j'ai refermé ma porte, m'en suis allé, pendant des heures j'ai cheminé, jusqu'à cette tour, ses escaliers, que j'ai gravis.

Comme il s'agitent, eux, tout en bas, construisent, réparent leur monde toujours si proche de s'effondrer. Moi, je craignais leur perfection, mais désormais vois bien leur fragilité : et ils se touchent, se heurtent et se caressent ; leurs membres saignent, leurs esprits hurlent, leurs gorges crient ; la joie éclate, l'amour s'épanche et reposés, sereins, il s'attendrissent ; ils procréent, puis meurent, d'autres les remplacent — aveugles, et presque sans mémoire.

Qu'ils sont donc beaux de ne pas être beaux et moi, je hante ces hauteurs, scrutant le contrebas, j'admire mes vieux bourreaux — je me frotte aux vents, bois aux nuages comme au ruisseau, le seul témoin peut-être capable d'évoquer qu'ils existaient, afin qu'ils ne vivent pas en vain.

VII

Sur l'hémisphère nocturne, quelque poète peut-être orientait sa méditation vers le suicide, ou des amants cherchaient en la profondeur du ciel la réponse à leur fièvre, des astronomes calculaient, dénombraient, mesuraient, tendaient leurs yeux vers leurs brillantes maîtresses. De l'autre côté du globe, on mangeait, on se battait, on s'embrassait là aussi, on maintenait la palpitation.

La lumière disparut, les étoiles s'éteignirent, l'univers mourut.

Et les humains, eux si fiers, si pleins d'eux-mêmes, eux dont le caractère avait construit un monde, les humains se transformèrent. Ils perdirent leur consistance, s'allégèrent, ne se maintenaient plus sur terre ; spectres désormais, portés par les courants aériens, beaucoup se dissolvaient, doucement, dans l'atmosphère.

Combien de temps après ? la lumière revint, et les étoiles, résurrection.

Jamais notre espèce ne recouvra sa masse ; espèce fragile vouée à la grâce des alizés, espèce aux sourires de cristal, qui, dans son instabilité permanente, flottait dans la sérénité.

VIII

ÉCOUTE MON PETIT, ÉCOUTE TON GRAND-PÈRE, tiens, remets du combustible dans le foyer, prends ces cartons, oui, ceux-ci, nous irons demain en chercher d'autres. Voilà, nous sommes au chaud, couvre-toi tout de même, les courants d'air vibrent fort la cloison de notre cabane, cette couverture te protégera, doucement mon garçon, ne la déchire pas. Tu es bien ? Tu as faim, je le sais mon pauvret, moi aussi, moi aussi, il ne reste rien hélas, ni bouillon ni pain ; écoute-moi, écoute ton grand-père.

Loin d'ici, je m'en souviens, s'étend une contrée généreuse ; la terre y revêt une robe de plantes, tu n'imagines pas, des fleurs multicolores et des arbres de toutes sortes, des insectes en pagaille animent cette flore par leurs vrombissements, et les gens mon garçon, si tu les voyais !, ils sont beaux, si beaux !, ils portent des vêtements solides et pleins de motifs variés, ils ne se nourrissent que de viande et de fruits frais, et si forts !, ils consacrent leur temps à leur corps, ils courent pour rien et nulle part, ils soulèvent des choses lourdes pour se muscler et quand ils se lassent, sais-tu, ils rêvent, comme toi ce soir, tes yeux ouverts sur les flammes et leur puanteur, mais eux, ils utilisent des machines à histoires, qui leur inventent des fables aux teintes gaies.

Mais le mieux, tu m'écoutes ?, oui ?, écoute ton grand-père, oui, écoute-moi, ne bave pas, je t'en prie, tu gémis ?, écoute ma voix, je l'ai vue, tu me crois ?, une grande maison de bois, elle glisse sur l'eau, paisible, si paisible, et ses habitants vivent là, portés au gré des courants de tant d'eau, de l'eau comme tu n'en as jamais connue, comme tu n'en connaîtras jamais, si profonde que l'on peut disparaître dedans, comme cette bassine, oui, qui recueille la pluie, mais tellement, tellement plus grande.

Tu dors ?, déjà ?, je te conterai la suite, oui, mon pauvre débile, et je prierai pour toi, moi l'athée, parce qu'il ne demeure que cet espoir d'échapper, de vivre ailleurs, sans cette misère, ces privations, sans ces cochonneries qui font des petits difformes, oui, un peu de liberté, comme avant, lorsque jeune homme j'existais, pauvre, mais un peu heureux.

Épilogue souterrain

I

Ils rampent jusqu'à la grotte par des boyaux souterrains, s'assoient devant la bougie — tous, fixent sa flamme.

Je demeure dans l'ombre, seule crisse la pointe de mon stylo sur le papier, tandis qu'ils racontent leur vie. Je ne saurai jamais leurs oublis ni leurs omissions. Ils s'enfoncent, sitôt leur récit achevé, dans le labyrinthe des tunnels. Ils s'arrêteront à leur moment, à leur place, pour s'étendre dans le noir, la solitude et le calme.

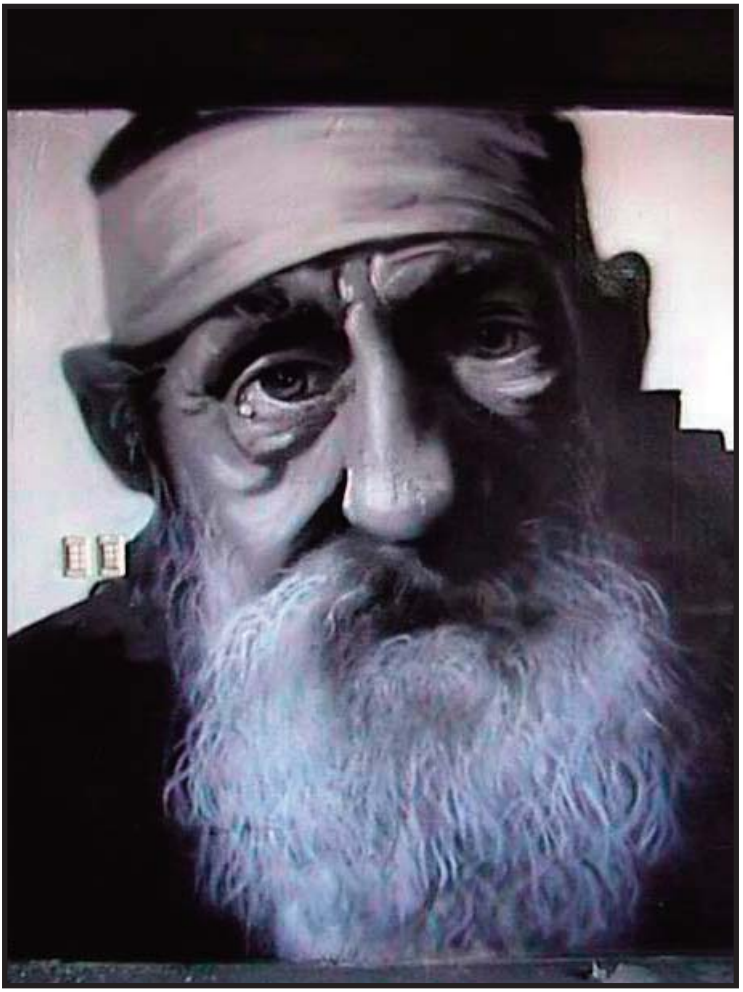
L'heure des rêves et des regrets est passée.

II

Qui dira la fin de ce couloir ? Dans la pénombre, ses murs enfilent interminablement leurs craquelures. On y marche entre deux frontières, les pierres du sol et le bois du plafond, on y marche, on y marche, rien n'interrompt la progression que les restes de ceux qui nous y ont précédé, squelettes, chairs en décomposition qui deviennent des interlocuteurs, puis des amis, tandis que l'on marche, que l'on marche, les poumons confits de poussière dans la fragrance des moisissures. Les pas se rajoutent les uns aux autres et les cadavres demeurent muets sur le secret de ce couloir, l'ont-ils d'ailleurs jamais connu ?

Dans cet entre-deux du temps, sans jour ni nuit, le sommeil nous écroule à son heure. On se réveille courbaturé, on se relève, et on marche, on marche. La nourriture vient à manquer, puis l'eau, les forces déclinent et l'on s'enfonce doucement dans le long murmure des morts.

Enfin le repos, plus de marche.



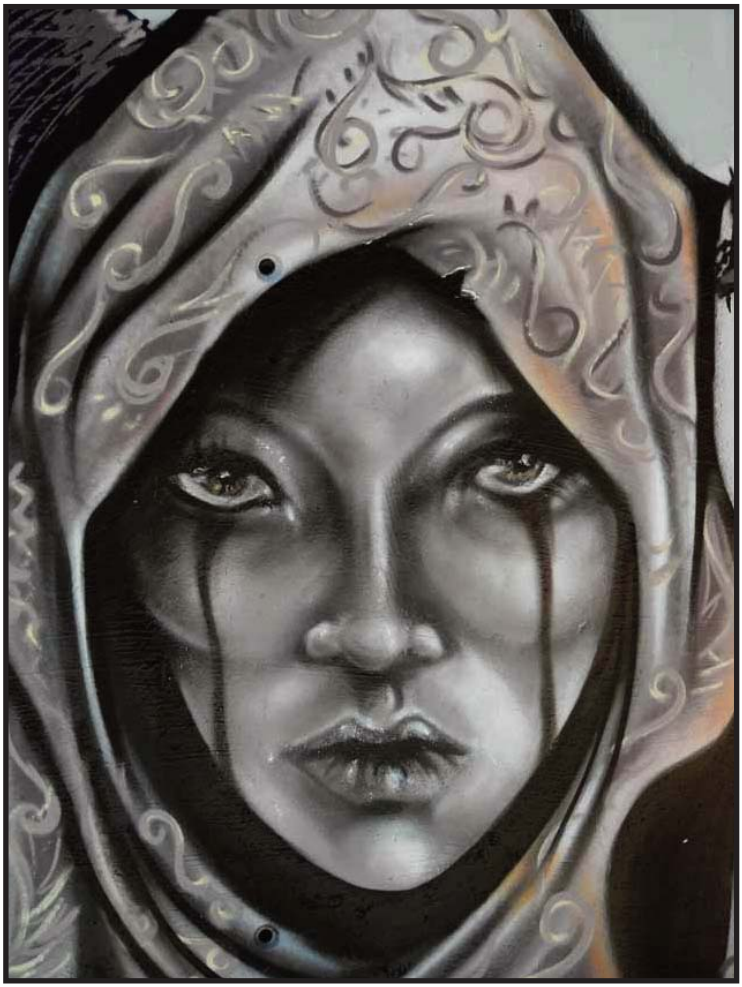
I

La terre est si sèche qu'elle craque, peut-être le sol s'émiette-t-il dans le vide, peut-être allons-nous y sombrer aussi.

J'ignore depuis combien de temps nous marchons, sans eau ni nourriture. Le soleil brûle le monde. Les bébés ne pleurent plus, tout le monde se tait. Certains tombent, souvent ils sont morts.

Mon frère a éclaté de rire, puis s'est écroulé.

Personne ne sait où nous allons.



II

Matthieu ne sort que la nuit. Il fait ses courses dans de petites épiceries. On le remarque à peine, la lumière le blesse. Il se fond dans l'ombre, tête basse, regard absent.

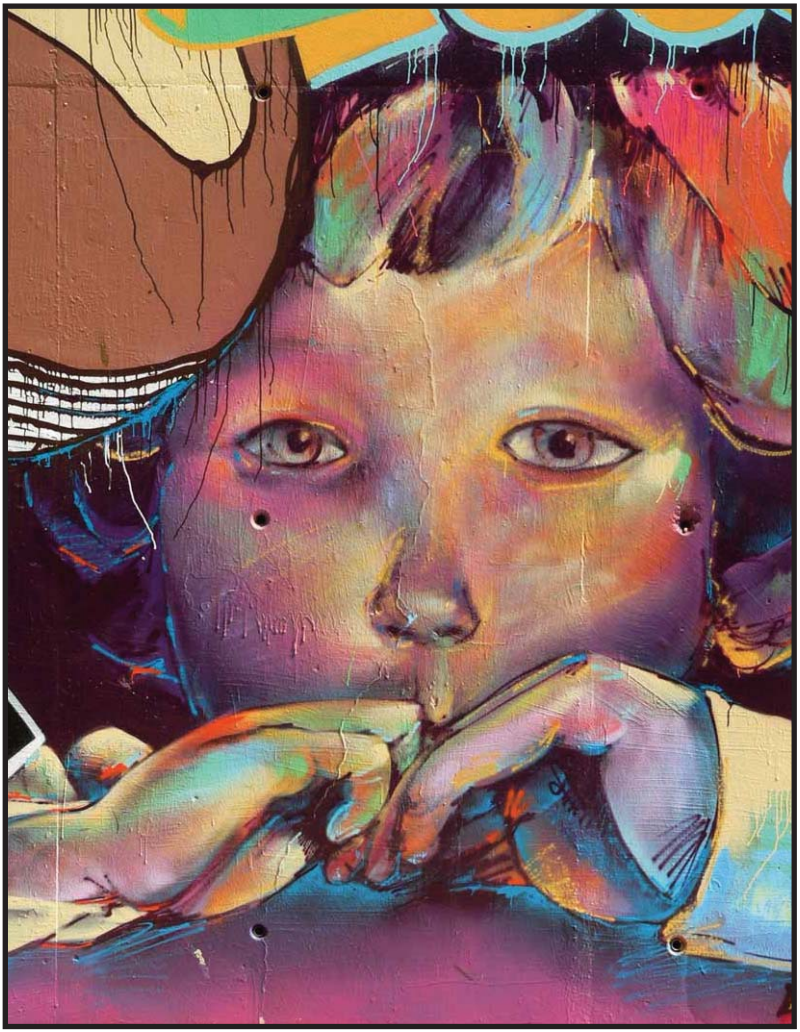
On ne sait pas de quoi il vit. Avant le décès de Cynthia, Matthieu était ingénieur.

RUSTY
MAXIONE
FAITH47
DECOR

III

Dans ma rue, il y a des gens qui roulent, qui roulent, et j'ignore où ils vont. Peut-être disparaissent-ils seulement, tout au bout, où les feux, comme ça, bêtement, transforment leurs signaux, rouge vert orange, toute la journée, et la nuit. Peut-être aussi se rendent-ils quand même quelque part, où ils restent un moment, puis ils remontent dans leur bolide, et enfoncent l'accélérateur.

Moi, je les regarde. Du haut de mon perchoir, je me penche sur eux et des fois, je voudrais bien sauter.



IV

J'ai un beau cerisier au milieu de mon jardin. J'y ai suspendu des pochons de plastique, on le croirait fleuri de méduses. Je veux attraper le vent, l'enfermer dans ces sacs, qu'il ne nous importune plus, qu'il ne se mêle plus d'écourter des vies. Je l'enterrerai bien profond et… Adieu !

215

L'abattoir

Je cachais quelques trésors dans une boîte en fer blanc : un bijou sans valeur légué par mon grand-père, un fossile trouvé au bord de la rivière, une bille si belle comme pailletée de diamants, le ruban échappé de la chevelure d'une cousine, qu'un regard m'avait offert, d'autres choses encore, dont le souvenir s'est épuisé. Et ces amours, et cet amour : le contact de sa main, chaude dans la mienne, nos yeux indécis qui se cherchaient. Le diplôme, posé sur la table de la cuisine : la fierté m'emplissait crâne et torse, du poing j'aurais fracassé le monde. Des échappées nocturnes demeure la confusion : alcools, visages, vociférations. Toutes ces traces : mariages, enterrements, anniversaires, quantité de célébrations — toujours des éclats, des rires et des disputes, des haines, des réconciliations.

Je ne sais pas : il me semble qu'il pleut, dans ce pays, sans discontinuer. Je n'ai rien. Je n'ai pas mangé depuis deux jours. J'attends, sur le trottoir ; j'attends qu'on me ramasse. Je ne suis personne : on m'internera, puis la machine me renverra. Chez moi, prétendent-ils.

Où ça ?

VI

Minori se hâte de rentrer du travail : il lui tarde de quitter ce costume qui l'étouffe toute la journée. Elle range ses vêtements, et les oublie. Parfois Minori fait la folle, elle vide son armoire, se livre à d'interminables séances d'essayage, puis elle se lasse, insulte ce miroir qui lui ment.

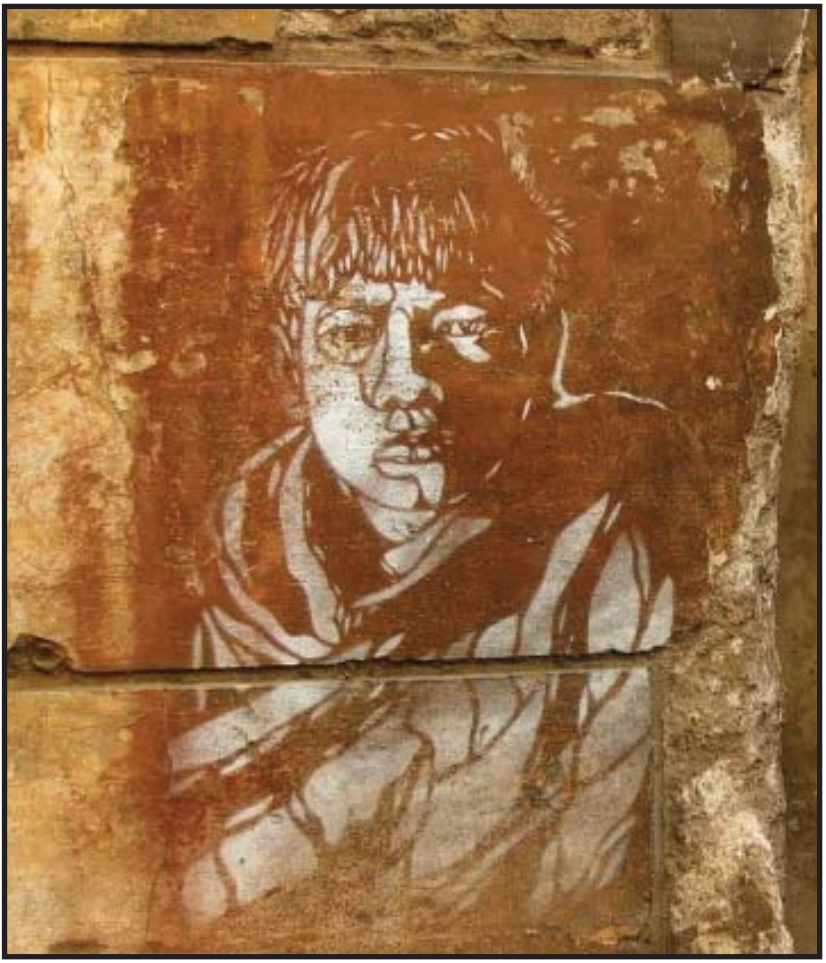
Minori sort ensuite, elle bondit, elle rit, Minori si jolie. Elle ne rentre que tard, fatiguée, toujours seule, car personne jusqu'alors n'a pénétré chez Minori.

VII

Rosalie s'habille, se maquille, avec attention, application. Elle guette le pli dans sa robe, efface une ride : Rosalie rejoint ses amis du club du troisième âge, et surtout Georges, l'élégant Georges — Rosalie, ce soir, va danser dans les bras de Georges.

Rosalie dans la rue et, juste à la terrasse d'un café, une jeune voix fait « Regarde, la vioque a échappé le pot de peinture ! »

Rosalie va danser, dans les bras de l'élégant Georges, Rosalie va danser.



VIII

Le soleil la sèche, le tangage la berce, de l'eau clapote au fond de la barque, on sent le parfum de la végétation. Elle garde ses mains sur son ventre, parfois essuie d'un coin de serviette de ce lait qui coule déjà. Il bouge, cette présence étrangère qui se meut en elle, cet hôte qu'elle distingue mal d'elle-même. Et puis, les jambes lourdes, le dos douloureux, elle ne regrette pas. Elle touche son ventre, le caresse, elle écoute battre son propre cœur et imagine l'enfant, attentif dans son enveloppe de placenta. Elle se frôle des doigts, descend plus bas, et offre son plaisir, ses paroles et ses cris à celle qui va naître.

IX

Regarde-moi : je suis une pute. Je me déhanche langoureusement, je pince les lèvres, est-ce que tu rêves ? Non, ce fruit rouge qui brille le soir, c'est bien ma bouche, et ses plaisirs.

Regarde-moi : mes fesses tanguent, mes jambes allongent la résille et mes talons piquent les tuiles, crois-tu en moi ? Je me trémousse sur ce toit et ma frimousse se plisse de rire, car mes chaussures et cette jupe qui m'enserre ne me retiendront pas.

Regarde-moi : équilibriste ou bien danseuse, ma poitrine gonfle mon chemisier, elle donne le rythme du numéro, qui d'autre est là ? Mais ma bouteille cela va de soi, ensemble nous chevauchons les cheminées, elles soufflent sur nos culs qu'on vend au bénéfice de la nation.

Regarde-moi : je ne suis plus rien, écorce sèche, ma chair fut grignotée par des voleurs sans caleçon, que reste-t-il ? Juste l'ivresse et le vertige et puis ce rire, encore ce rire : je suis en vie, je chante, je bois et tant pis si pour demain, l'on prévoit ma fin, car je sais ça : je tomberai.

Un nuage de poussières

X

Les téléscopes s'améliorent chaque année. Pourtant, malgré une pratique menée jusqu'à la retraite dans tous les observatoires du monde, je ne suis jamais parvenu à distinguer les gens qui vivent derrière les fenêtres allumées si loin dans l'espace.

Alors, du haut de ma tour, j'ai entrepris de cartographier les étoiles de la ville.

XI

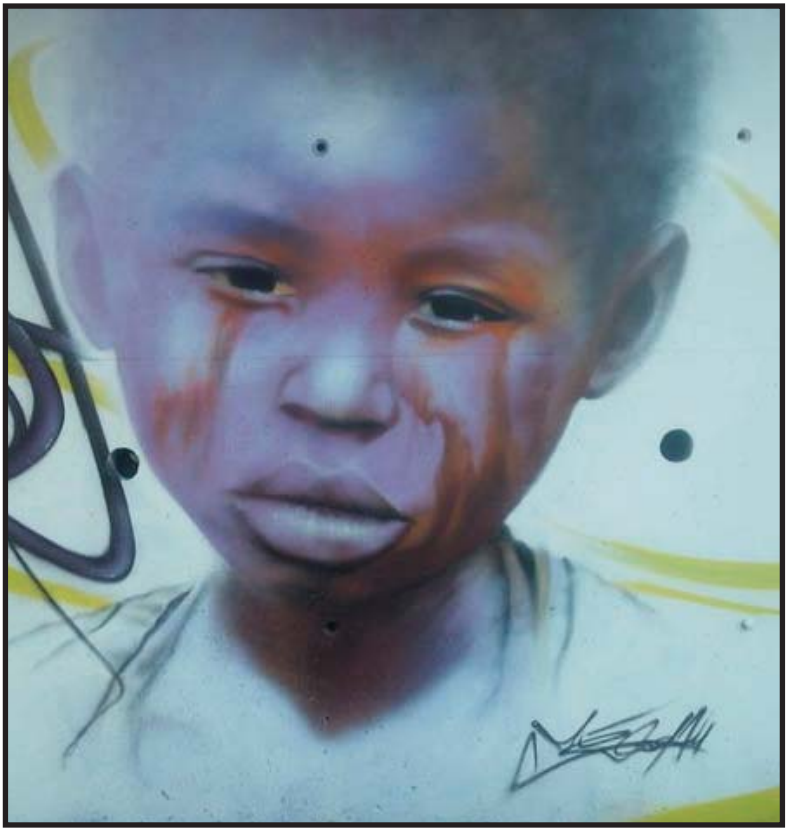
Perdus sous la coupole grise du ciel, ils crient aux assassins. Lui sort discrètement, peu lui chaut les banderoles et les vociférations, il laisse derrière le lourd édifice, n'emportant que son sac et le souvenir du cerveau de son compagnon — répandu. Il part vers la vie civile, et sa solitude.

XII

Elle enlève son manteau devant le portail, se révèle épilée, les passants s'attardent, on discute déjà. Elle ne se soucie pas d'eux mais se concentre sur sa tâche, car il y a du danger. Elle s'approche du mur, le caresse du plat de la main, se colle à lui, chaud de soleil. Puis elle entame son ascension, ce corps menu aux muscles durs qui s'accroche à la moindre aspérité, roule sur lui-même, s'écartèle à la recherche d'une prise — voilà ce qui lui plaît : la rugosité de la roche, l'effort et le risque de s'abattre. Elle s'élève et la sueur coule sur sa peau, les gouttes s'en dispersent dans l'air. La voici sur le toit de la tour, celle surmontée d'un globe doré, elle s'y hisse, se dresse au sommet de l'église, en bas, la ville, et les voix, mais ces voix, celles des badauds, celles des autorités, ne l'intéressent pas. Le vent, à cette hauteur, la décore de frissons et s'enroule autour d'elle, étoffe immatérielle ; elle sourit, elle est belle.

XIII

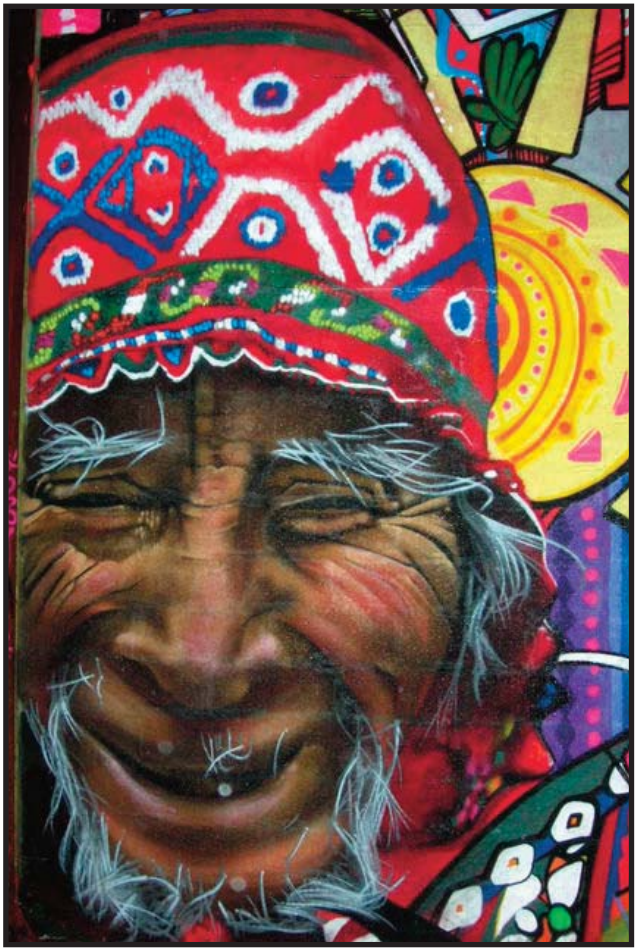
Armée de manchots braillards pressés sur la banquise, nous avançons, qui poussant caddie, qui portant panier. L'endroit est-il du monde ; le temps, celui que l'on vit ? Bêtes dociles à la file, crèverons-nous plus heureux ?



XIV

Il faut qu'il bouge, qu'il se lève, qu'il prenne un peu d'argent, qu'il ouvre la porte, qu'il descende les escaliers, oui, qu'il descende les escaliers, putains d'escaliers. Il faut qu'il y aille, bientôt le magasin fermera, et il n'y aura toujours que ce fond, ce misérable fond dans la bouteille. Merde ! Il faut qu'il bouge, « Allez, bouge-toi gros con » qu'il grommelle, et il regarde la bouteille. Que se passera-t-il s'il ne bouge pas ? Le magasin sera fermé, la bouteille sera vide, que fera-t-il ?

Il se lève, il y va, descend précautionneusement les escaliers, putains d'escaliers.



XV

C'est la boue du terrain vague, les caravanes, le linge qui sèche sur un fil tendu entre deux branches. Il n'a pas été prévu d'aire d'accueil dans cette commune ; alors on se débrouille.

Une mioche traîne la patte, elle s'ennuie — cheveux gras, yeux incompréhensibles. Le père sort d'une caravane, haleine avinée, il se dirige vers la gosse, hurle et la saisit.

Il la chatouille et joue le monstre — et la môme rit à s'en faire péter les côtes.

Tel. 2
Cel. 313
calle 8 N° 202
AV 6
MAS POR SU ATENCION

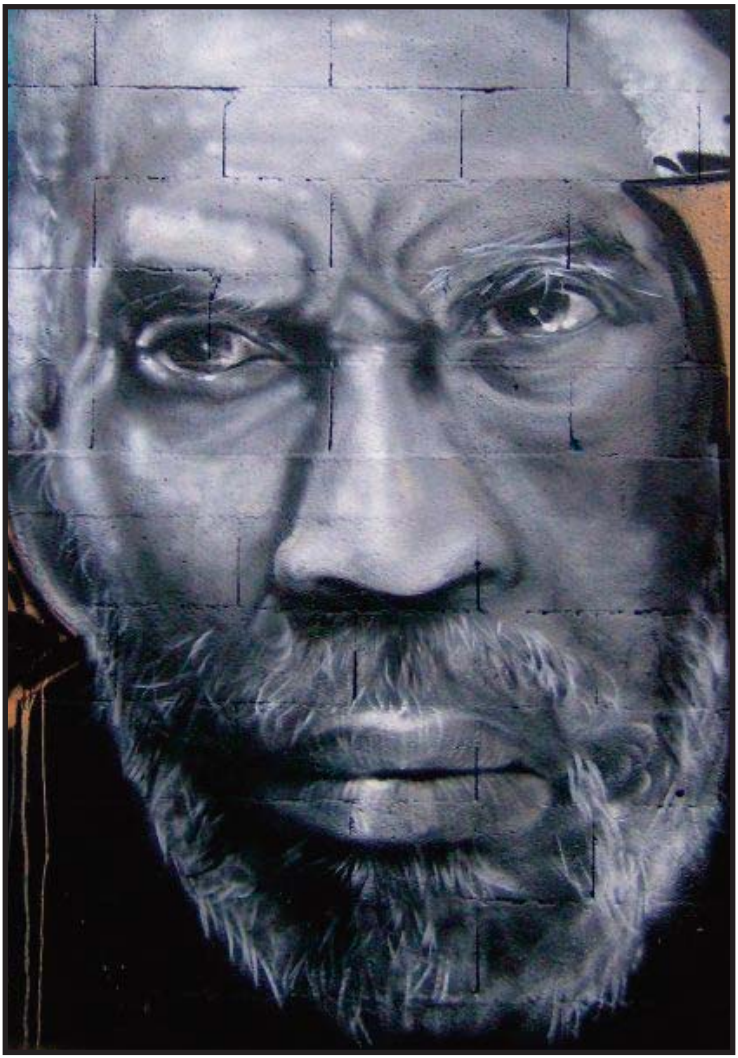
XVI

Elle promène son enfant, la poussette couine. Mon ami me murmure « Tu vois, elle, elle travaillait avec moi à l'usine. Pendant un an, nous avons mangé ensemble chaque midi à la cantine. Tout le monde sait dans le quartier que son mari la trompe, il dort chez sa maîtresse, ne rentre que rarement pour le week-end. Ce ne doit pas être le cas aujourd'hui, sinon c'est lui qui serait ici, avec leur fille.

— Et elle, elle sait qu'il la trompe ?

— Oui. »

La femme repasse, nous la regardons, fumant, buvant du café. Je l'observe mieux : affublée d'un pantalon de survêtement, d'un pull lâche ; il y a cette expression sur son visage, celle d'une douleur contenue, cette pâleur, ce faible sourire qui accepte par avance tout.



XVII

Fin de journée, lassitude de tant de sourires, de tant d'arguments, séduction qui érode.

Voici son hôtel, bacs de fleurs dans la zone industrielle ; on le salue amicalement — prérogative des habitués — il répond au salut, tout aussi amicalement.

Les clefs, dépose son sac dans la chambre, descend, mange : deux routiers fatigués, ne parlent pas ; un couple de vieux, comme échoués. Quelques propos avec le patron : le temps, la politique, et tout va mal tandis qu'avant.

Il peut enfin se poser sur le lit, pieds et cou libres, il sort du sac la bouteille de whisky de la semaine : doses mesurées, juste pour dormir dans ces lits étrangers — allume la télé, boit.

XVIII

La balançoire grince, Sophie attend. Le feuillage crisse sur les cordes, elle attend son amoureux. Elle rêve, elle n'ignore plus les plaisirs de sa main, la séduction de son corps, elle connaît la vigueur des baisers. Elle se balance, et elle rêve : il lui sourira, et ce sourire ouvrira comme une brèche en elle, d'où couleront la colère et la peur. Il sera grand, et fort, enraciné profondément. Son torse, ses bras, l'accueilleront : elle rêve.

Un cri « On mange ! », elle veut pleurer, elle veut hurler, et souhaite que le feuillage la cerne et la pénètre, la transperce, la transforme en un buisson qui chante au vent ses quelques rêves.

193011
215

XIX

C'est pas facile, c'est vrai. Il est obtus, parfois méchant et très jaloux. Quand il l'insulte, qu'il est trop saoul, elle pleure, ou elle le frappe, sinon elle hurle. Il leur arrive de s'engueuler pour une pièce, un fond de vin, quand même : elle sait qu'il l'aime depuis ce jour où une voiture l'a heurtée. Elle se réveille à l'hôpital, dans un lit, un bon lit propre, et elle aussi on l'a lavée, on l'a soignée. On lui parle, une infirmière qui veut savoir son nom ; son nom, elle l'a oublié mais on l'appelle *La Rosette*. Et puis voilà, son grand couillon fait une entrée, il braille comme un putois que c'est sa femme et qu'on l'empêchera pas. Il l'a cherchée partout et même chez les flics et il se tient tout con avec sa barbe et ses guenilles, il la regarde et gronde « Ça va ? », puis il éclate en sanglots.

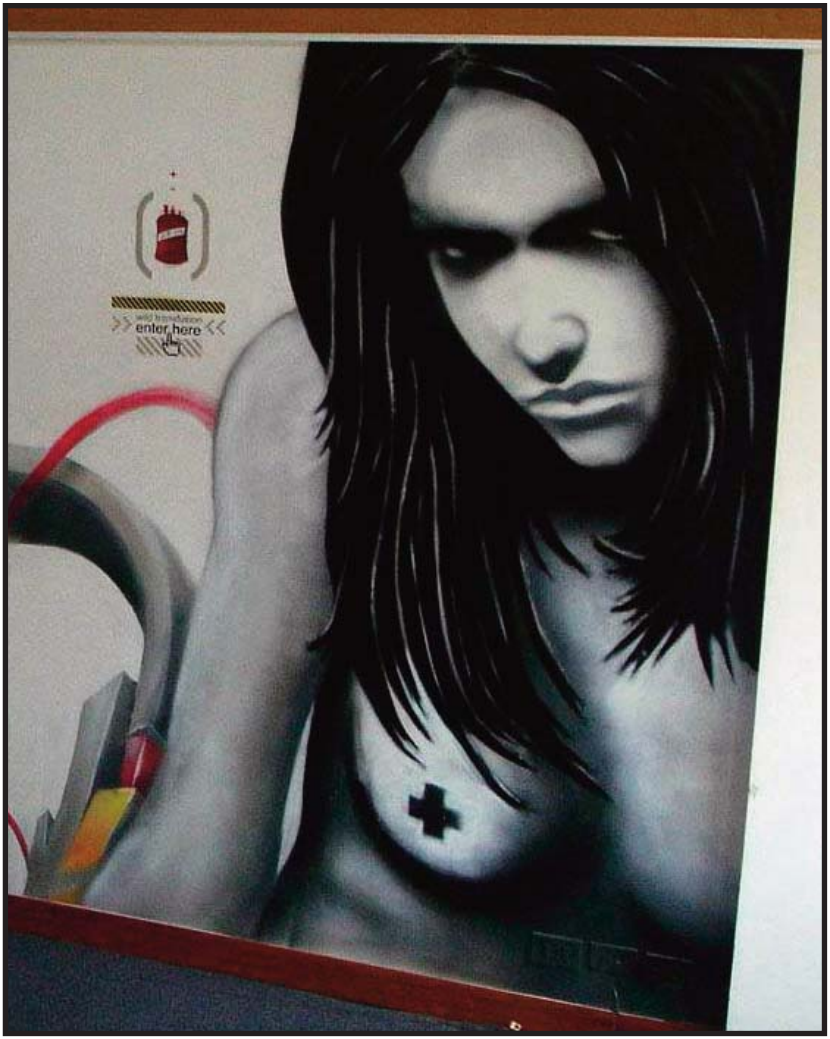
Alors c'est sûr, c'est pas facile. Il grogne « Sales femmes, des parasites », tandis qu'elle se blottit contre lui, et il la serre, parce qu'il fait froid sur le trottoir, qu'il est trop tard ou bien trop tôt pour se méfier, se chamailler, et qu'on se chauffe l'un contre l'autre.

XX

J'ai entassé les livres dans le jardin et je les ai brûlés. Les bibliothèques ont suivi, je les ai couchées sur le dos : j'ai récupéré les cendres de mon autodafé, les ai mélangées à de la terre, et je les en ai bourrées. J'y planterai des fleurs.

La maison paraît si grande. J'ai nettoyé, aéré. Par les vitres propres la lumière inonde les pièces.

Comment dire ? Je me sens rajeuni.


enter here

XXI

Moulée dans un jean mal taillé, affublée d'un sweat difforme aux couleurs de l'entreprise, elle travaille sur ses plaques : des commandes, des sandwichs, des commandes, des sandwichs. L'odeur du graillon l'imprègne, pourrait s'emparer d'elle — son corps pourtant regorge de miracles, et c'est moi qui en profite.

XXII

La nuit, reine de pudeur, voile les décombres d'une journée ; les pavés se blotissent, fatigués d'être raclés par d'innombrables pieds. Le centre commercial a chié ses déchets, dans ces poubelles quelques formes fouillent sans hâte, à l'écart un groupe échange quelques tuyaux, une femme parle fort et rit beaucoup ; le soir est doux, les rues sont calmes.

XXIII

Le port après la pluie, les couleurs des bateaux brillent d'eau, les nuages se fragmentent sur un ciel qui vire au rose et au turquoise. La mer, la mer balance doucement — imaginer cette énorme masse remuée dans son lit, ces profondeurs inaccessibles, se tenir coi, assis sur une bitte, respirer, bien à fond.

XXIV

C'était le temps où nous manquions de tout : parmi les touristes, sur les marches du théâtre, dans nos mains chacun une glace, un cône à la vanille et de la crème Chantilly. Elle croquait avec gourmandise, le nez dans la friandise, joues rouges de gaieté ; des couleurs, pour une fois des couleurs.

Il ne nous restait rien, nous avions dépensé nos dernières pièces dans ces glaces : nous étions heureux — nous étions heureux.

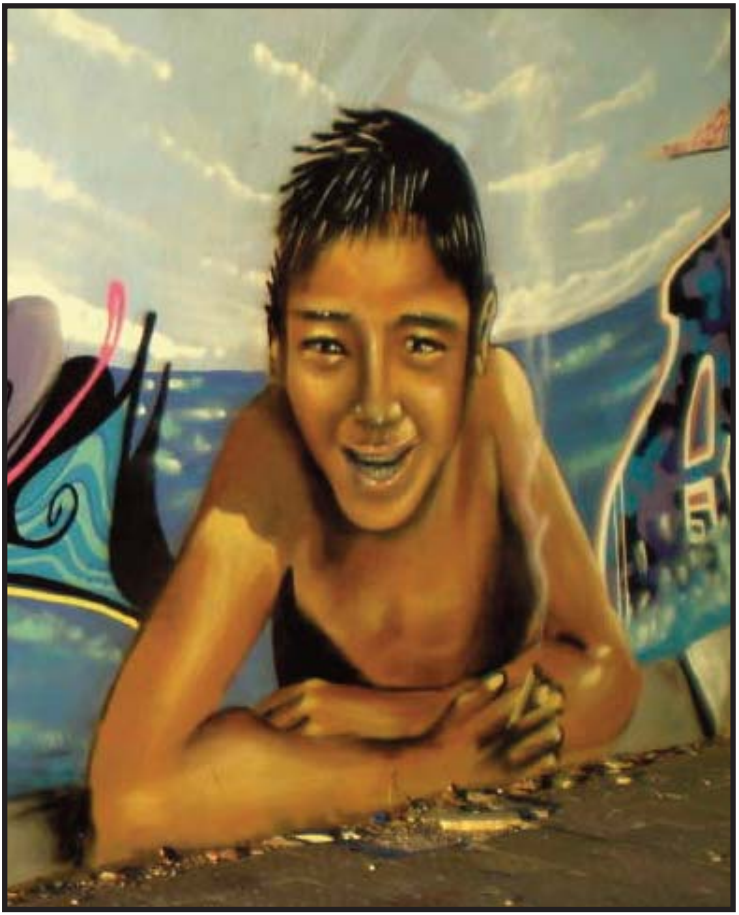
ZULAC

XXV

La fillette avance un peu distraite, elle chantonne un air à elle ; ses yeux regardent ailleurs. Maman marche plus vite, elle semble l'avoir oubliée, va-t-elle disparaître finalement, va-t-elle la laisser ? Le cœur de la fillette s'accélère ; elle ralentit le pas.

Sa voix profonde : « Alors, tu viens ? Ou je mangerais le gâteau de mamie toute seule, le gâteau avec plein de crème. »

La fillette pousse un cri étranglé, elle court dans les bras de maman en riant, elles s'embrassent et repartent ; ce n'était qu'un jeu.



XXVI

Je crois qu'au bout du compte on passe sa vie à se soucier de l'opinion que les autres ont de nous ; cela nous occupe, beaucoup, tout le temps. On se farde, on se pomponne ; on distribue des sourires et des colères, pour plaire, être respecté.

Ici encore cela continue. Ils sont tellement moches, tellement pathétiques ; se chamaillent sans arrêt pour des questions de prérogatives, pour décrocher le dernier mot d'un débat — hystériques, séniles, ils tentent de garder la face, jusqu'à l'ultime souffle, puisque tous entre ces murs nous attendons la mort. Et l'on nous garde si bien qu'elle a peu de chance de nous louper la fieffée salope ; les infirmières mentent à la compagnie entière, compagnie de corps pourris, cerveaux déliquescents, elles mentent et ils ne s'en rendent pas compte ; elles se montrent attentives, amicales et même maternelles, ces jeunes dindes ; et qui dit qu'on désire leur aide ? Elles nous narguent avec leur peau douce, leurs yeux brillants, jeunesse horripilante, et les vieilles qui cherchent à s'en faire des amies, pour croire qu'elles aussi partagent un peu toujours ce qu'elles ont déjà épuisé.

On nous rationne ; pas utiles les aïeux — les enfants vivent ailleurs, un autre monde, les copains pourrissent dans un trou, ont peur de rendre visite, sais pas ; les copains, perdus, peut-être jamais existés.

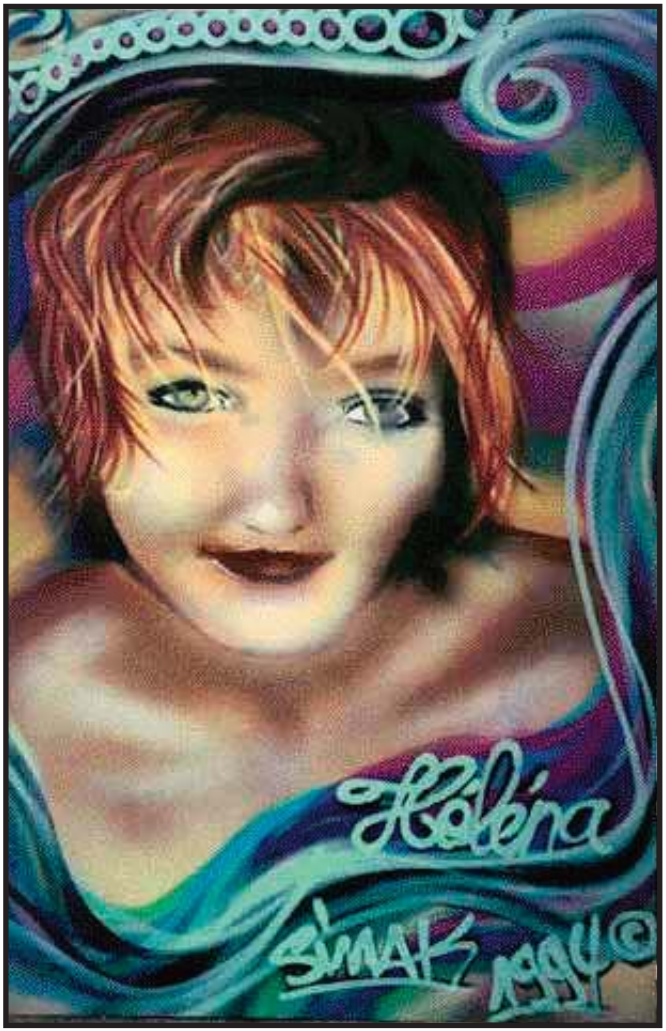
Je ne profite de rien, insipide, personne avec qui partager ; fatiguée à longueur de journée, mal des fois — je voudrais crever ; et j'ai peur.

XXVII

Je me souviens, c'était l'hiver, la neige brillait dans les vallons. Je regardais mes parents, ils discutaient avec le propriétaire du gîte. Maman riait parfois, d'un rire franc que je ne lui connaissais pas. Tous deux, mon père si assuré, ma mère si gaie, semblaient unis.

Je descendis une pente escarpée, au milieu des pins. On n'entendait que la neige froissée par mes pas, les gouttes qui chutaient des branches des arbres et une voiture au loin. J'arrivai à une clairière, m'assis sur un tronc. Ce ciel bleu, tellement pur, je rêvais d'être esprit voguant là-haut en liberté, je me voyais détachée du poids de la chair ; jamais souillée.

J'avais dix ans et ce jour-là, connus mon premier orgasme, la tête face aux nuages, les mains bien sages, atteinte par la grâce.


Hélène
SMAK 1994 ©

XXVIII

« Que crois-tu faire Manicéa ? Et l'école ? Tu réussis, et non : Manicéa ne gâche pas trop, les occasions ne se représentent pas.

— Laisse-moi, laisse-moi tonton, tu ne comprends pas, laisse-moi, d'accord, j'ai fait une bêtise, je retourne au collège, je t'aime tonton, mais laisse-moi. »

Manicéa est dans un parc, elle s'est enfuie, juste quelques heures. On dit qu'elle se maquille et puis qu'elle fume, Manicéa veut être femme — ne l'est-elle pas ? Son corps le lui a dit une première fois.

Manicéa, quand tu seras femme, que feras-tu ?

« Je partirai, serai indépendante et je vivrai avec moi seule pour bagage. »

Loin de l'image de la mère : elle détache très lentement le garrot, la seringue roule sur le lit et tinte sur la moquette, elle ne voit pas Manicéa, ses yeux contemplent les nuées.

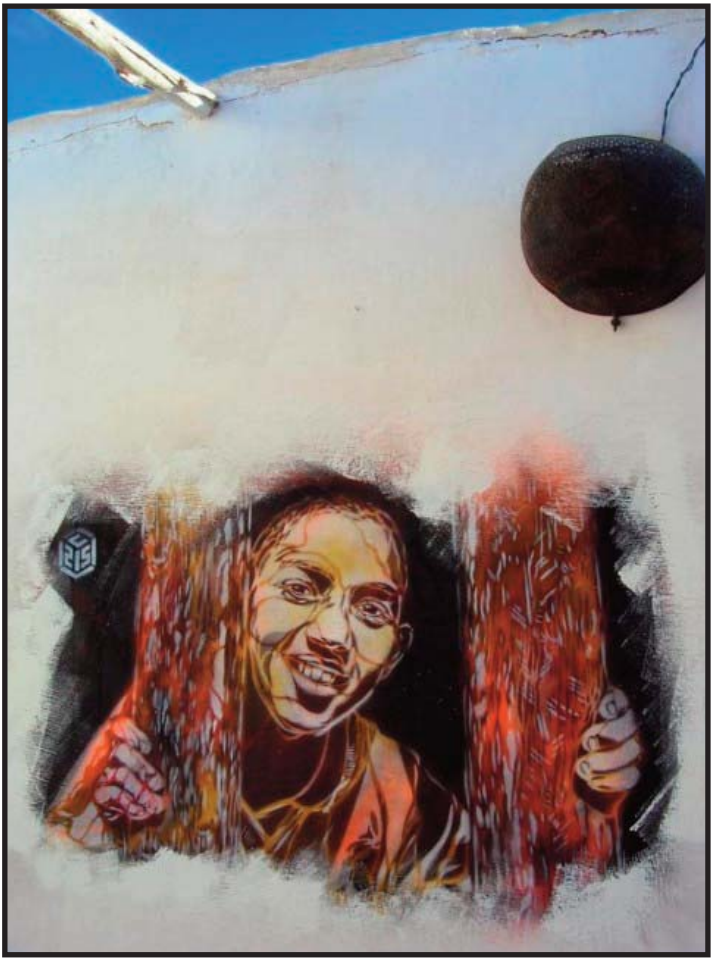
XXIX

Il la caresse : ses cheveux collés de sueur, ses joues douces de duvet, ses lèvres aux corolles pâles, il l'aime. Elle, ses yeux commencent à trembler, et son visage se crispe, elle se tend et prie « Non, arrête, s'il te plaît arrête. » Elle l'écarte, il fronce les sourcils.

Car lui, c'est moi, et je ne supporte pas ce refus, et quoi ? Elle me rejette, comme un imposteur, comme un importun ? Alors je la saisis par le cou, les deux mains serrées et ma bouche siffle les mots, je veux la blesser. Elle hurle « Salaud ! Ordure ! Tu m'abandonneras, comme les autres, ne me mens pas, laisse-moi ! » La colère la ravage, et la férocité.

Tu as peur, tu me repousses, te réfugies sous les draps ; je m'en vais.

Pourtant, tandis que je tourne la poignet de la porte, je t'entends « Tu ne m'embrasses pas avant de partir ? »



XXX

Les ressorts grincent, la toile se tend et se détend. Elles sautent, elle rient, sur le trampoline. L'une d'elles tente de rebondir sur les fesses, n'y parvient pas et reste sur le dos. L'autre, déséquilibrée, chute à son tour, sur les genoux et puis à plat ventre. Elles rient toujours, très essoufflées, mais la seconde se tait : sous le maillot de sa copine, un téton moulé par le tissu monte et descend à la cadence de la respiration. Elle s'approche, elle tend le doigt, et la première se tait aussi. Leurs pieds se touchent, leurs jambes aussi, leurs bouches murmurent « Amies pour la vie. » « Pour la vie. »

CVK

XXXI

La vieille est partie en congé. Après deux années à la surveiller, elle se fie à son employée. La jeune Marie rit de bonheur : les pétales volettent comme une neige végétale dans le magasin de fleurs. Le ventilateur les disperse, les masse, les amasse au gré de Marie et celle-ci, nage dans un bain de couleurs, une tempête de parfums. Elle s'immerge, se noie dans la caresse ; Marie, belle dans cette robe, Marie ne pense à rien, elle n'est que joie.

XXXII

Que voulez-vous faire ?

Vous entrez dans l'appartement, il y a cette odeur de pisse, de sueur rance, d'aliments pourris. Au fond du couloir, vous passez la porte : une chambre aux murs dégarnis, quelques jouets abîmés.

Elle vous regarde, ses yeux, sa détresse. Le visage tuméfié, bleu, sans larmes, elle se terre dans un coin. Alors il faut s'emplir de confiance, de douceur, lui parler de tout, de rien, de la vie, pour qu'elle y retrouve un peu de goût.

Que voulez-vous faire ?

Laissez-moi boire ce verre, le dernier, puis j'irai me coucher. Demain, demain je travaille.

XXXIII

« Et celle-là, qu'en penses-tu ?

— C'est un peu vieillot non ?

— Tu crois ? Oh oui, tu as raison. »

Un frou-frou de dentelles, son amie disparaît à nouveau. Cela dure depuis deux heures, elle ne se lasse pourtant pas de la blondeur, de la vivacité, de la fraîcheur de celle qui bientôt se mariera. Elle fait durer, trouve à redire, regarde sous chaque angle, remet une bretelle ou une mèche en place, frôle cette peau parfois.

Quand même, elle ne peut plus discuter : son amie s'avance, se place devant la glace, elle dans son dos, et la mariée qui dit « Alors ? » Elles se regardent, leurs yeux s'emmêlent, elles se sourient ; elle serre sa main et elle avoue « Oui, c'est parfait. Tu es parfaite. »

XXXIV

Je l'ai ; le verdict sabre mon existence, dans ces locaux de préfabriqué : séropositive. Le virus barbelé s'apprête à déchirer mon système immunitaire.

Et ces types qui m'ont baisée, le sourire à la lippe sur ce mot qu'ils dégustent, salope. Belle encore, je conserve des armes, ils paieront. Ils cherchent des sexes offerts, ils en auront. Des bas, ils s'excitent, sous une jupe remontée au haut des cuisses, ils étouffent, et les tétons qui creusent l'étoffe, un regard entendu, ils s'étranglent, les porcs. La bite à la main, gland violacé et burnes fripées, cette bête sans grâce, boudin bancal dans un taillis de poils secs, puisqu'ils jouissent de posséder, je serai leur objet. Qu'ils trempent en mon vagin, en mon cul, qu'ils se saoulent de m'abreuver de leur jus, je leur confierai une parcelle de moi, mon ami crochu leur plantera les griffes dans la graisse.

S'ils bandent pour la viande, je leur offre, avec mes compliments.

XXXV

C'est une branche, une branche souple et tordue, elle la balance de la main gauche, puis elle la lance. Au bout de quelques mètres, elle s'y empêtre dans cette branche, sa branche souple et tordue, et elle s'écroule. Il faut l'attendre.

Elle se relève et elle balance de la main gauche cette branche, sa branche souple et tordue, puis elle la lance. Elle s'y empêtre, et elle s'écroule. Il faut l'attendre.

Sophie, relevée, balance cette branche, sa branche souple et tordue, qu'elle lance, où elle s'empêtre, et elle s'écroule. Il faut l'attendre.

« Sophie, tu n'avances pas, laisse cette branche, ta branche souple et tordue, tu t'y empêtres et tu t'écroules. Il faut t'attendre.

— Jan, j'aime cette branche, ma branche souple et tordue, j'y tiens à cette branche, ma branche souple et tordue.

— Alors Sophie, je t'attendrai. »

XXXVI

Je suis enceinte. Je ne devrais pas l'être. Que devient ma jeunesse ? et mon avenir ? On ne voudra plus de moi. Il faut que j'avorte. De toutes manières, je n'ai pas les moyens pour un enfant.

Et puis, donner la vie, c'est déjà condamner à mort, n'est-ce pas ?

Répondez-moi !

XXXVII

Franck, dans son tacot, arrive à le pousser assez qu'à chaque virage il hésite : foncer dans le mur ou bien tourner ?

La vie flotte en ces moments — puis les pneus crissent, des klaxons rugissent, il tourne.

Franck roule depuis longtemps, il commence à se morigéner : « Il faudra bien que tu choisisses, ou le mur, ou te diriger convenablement. »

Encore le flottement, et les pneus : il ne tranche pas, n'y parvient pas.

XXXVIII

Pas le temps, pas le temps, ne lèveras plus jamais la tête, la machine, la machine te verrouille le crâne : tout tourne autour de toi et rien ne bouge, câbles entremêlés, diodes et écrans ; tu es le maître de l'atelier, robots grincent, pincent, tes yeux fous voient par eux, tu te hais, abhorres le monde qui t'a fait. Tu te réveilles parfois et ton hurlement de rage dévore les couloirs de l'usine — est-ce l'écho ? ou la réponse d'un autre comme toi ? — ton égal : un esclave enchaîné, un maître d'atelier.

FELIPE

XXXIX

Face à cette rue verdit un parc, quelques ares désertés. Les adolescents s'y retrouvaient autrefois ; cachés par les massifs de buissons, ils y expérimentaient leurs premiers embrasements, les peines et les joies qui rythmeraient ensuite leurs vies d'adultes. Mais ils avaient fui, par crainte d'un sentiment qui dépassait leurs jeux.

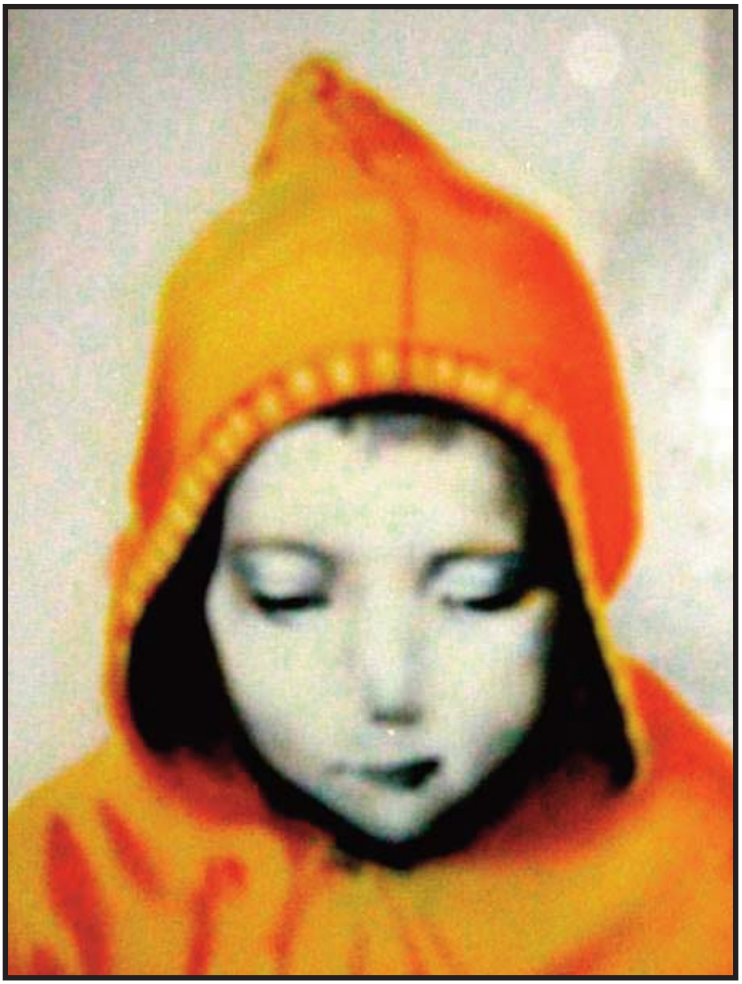
Au centre du parc, dans le bassin d'une fontaine tarie, ils s'enlacent, bouches collées. Figés, ils se dessèchent, deux squelettes presque qui s'acharnent à s'étreindre, qui refusent de tomber. Sur leurs crânes aux boucles mêlées, une hirondelle récolte des cheveux pour bâtir un nid ; le printemps arrive.

XL

Sur le tourniquet, tourniquet, sur le tourniquet, décor flou, les formes les couleurs mélangées, le réel se disperse, tête renversée, sur le tourniquet.

Sur le tourniquet, elle rit, sur le tourniquet, tourniquet, ne sait plus si ses bras lâchent ou pas ; sur le tourniquet, aucune force ne la retient, elle pourrait partir et aboutir, où ?

Sur le tourniquet : le tourniquet s'arrête toujours, on n'arrive plus à rester debout, on s'allonge sur l'herbe, corps en repos, satisfaction.



XLI

J'ai tout jeté : plus de boulot ni de voiture, plus d'appartement, rien de rien. Je la suis et c'est bien, tellement bien. Elle est celle que j'aime, ensemble nous courons les routes, nous baisons et nous buvons, nous cramons nos vies.

Je suis amoureux, tout va bien, tellement bien.

AIONE

X

J'ai reçu la visite de la petite Annie. Elle porte maintenant un anneau dans le nez. Lorsque je lui ai demandé pourquoi, elle m'a répondu « Je me suis troué la narine en raccommodant une chaussette à mon père, alors plutôt que de m'enrhumer sans arrêt, avec les courants d'air et tout, j'ai mis ça, c'est une boucle d'oreille à ma mère. Elle la portait souvent. »

Comme le temps était beau, nous avons décidé d'aller nous promener en forêt, cela détend et je crois qu'Annie en a besoin, avec ces enfants qu'elle garde et puis, les problèmes, toujours les problèmes.

Nous avons marché et discuté, quelle vie elle a cette jeune fille, toutes ces pensées, ces questions, tant de douleurs aussi ; elle se révolte d'un rien, voudrait détruire là où nous avancions dans la confiance.

J'avais emmené mon sac à provisions, nous n'avons pas manqué de le remplir de bon humus gras. Au retour, l'aspirateur nous a bien fait la fête, il ronronnait et grondait en se gavant de terre. En voilà au moins un qui ne s'inquiète pas, il avale sa ration quotidienne, puis se pelotonne dans son placard et s'endort.

Comme il restait quelques heures à Annie, je lui ai montré comment jongler avec des bulles de savon, comment les saisir dans le creux de sa main sans les briser et les laisser

glisser le long de sa peau en une lente caresse mouillée. « Nous vivons dans un bocal, j'ai dit, ces bulles, c'est la fantaisie de l'homme qui tente de s'échapper. » Annie a soufflé « S'échapper... Moi, je me laisserais glisser dans un bain empli de soies multicolores, pour m'y noyer. »

Parti sans galette ni pot de beurre, je cueille des fleurs bleues

Ils nous dirent : « Avancez tout droit, ne craignez rien, par terre c'est du béton. »

Le premier d'entre nous clopina un peu, mais se lassa vite de se griffer les jambes sur les ronces et de trébucher sur les racines. Une matinée, il se figea devant un chêne et bougonna « Je m'arrête là, ce sera chez moi. » Je crois qu'il ne voulait pas vraiment marcher. Il construisit une cabane dans l'arbre, elle s'embellit au fil du temps. Toute de bois, elle se confond à la forêt et lui, notre camarade, il durcit, il sèche, on ne le distinguera bientôt plus non plus.

Le deuxième cherchait un chemin, alors il se perdit. Il devint sauvage et un peu fou et celui-là, c'est moi. Je parcours les sentes des animaux, je beugle à la lune. Crasseux, dépenaillé, mon sort me satisfait, et je pleure subitement : je connais les hôtes de ce bois, chacun par son nom, et je me repère sans jamais me tromper ; à la saison des amours pourtant, hurlant mon rût, m'échappe la femelle qui me serait appariée.

Le dernier était le meilleur d'entre nous. Il obéit aux instructions, qu'il se cogne ou qu'il tombe, l'effort ne comptait pas. Il est allé loin, vraiment. Je regarde ses yeux exorbités et je n'y devine que la peur. Ses mains sont restées serrées autour d'une branche pourrie, il a finalement

cherché à s'extraire du marécage. Trop tard, la bouche était prise et dans son affolement, le nez a vite suivi.

Je croque un pou qui se promenait sur mon sourcil, en pissant sur le défunt.

La revanche de l'homme-tronc

Nous revenions de la guerre, la grande, celle qui nous avait saignés, petits sans prestige, plongés au cœur de la boue et de la mort. Nous marchions hébétés, pas encore convaincus d'en avoir réchappé, nous et seulement nous. Dans les chariots progressant lentement, nos camarades aux visages vidés de larmes, dont les membres broyés les avaient grevé d'une vie. Tant de corps s'amoncelaient dans nos esprits que nous ne différenciions plus qu'avec peine l'animé de l'inanimé ; pourtant ceux-là, au fond des charrettes, respiraient encore, j'en aurais juré.

Quel plaisir que la ville ! L'activité incessante, les piétons qui se pressent, vers quelque urgence sûrement, quelque affaire grave assurément. L'odeur suffoque certes, et l'agitation est souvent vaine, mais aussi quelle joie que de les revoir ici, en plus grand nombre même que dans ma mémoire : un peu maladroits, patauds dirait-on, la rage au cœur néanmoins ; ils se frôlent dans des grincements, ils se croisent et s'invectivent, ils ronflent, pout pout, et tonnent, pet pet, ils hurlent, ouin ouin, et cela crée un beau fouillis rehaussé de couleurs criantes. Compagnons ! Je vous retrouve ! Que vous voici beaux ! Carénés de métal flamboyant, car la technique vous a sauvés ! Vous crissez des pneus et vibrez du klaxon ; et s'il manque de grâce, votre ballet chauffe mes os, gonfle mes veines d'un sang

de lave ! On ne vous a pas abandonnés frères ! Hourra ! On ne vous a pas abandonnés !

Quelle tristesse que la ville. Les bedonnants pétaradent dans leurs voitures, ils puent la morgue et la haine ; amis, camouflez vos haillons, ils vous mépriseraient ; nous ne voulions que la paix et l'abondance, pas cette colère, pas la dilapidation.

XIII

Nous jouions comme des enfants ; il me poursuivait en chantant dans des champs de couettes, et je l'aguichais, roucoulais des insanités puis, capturée, ses baisers couraient ma peau, jusqu'à trouver mes lèvres, alors sa langue parlait de joie et de cruauté. Nous nous enlacions, saouls sur un banc, saouls de vin, saouls de caresses. C'est bête, non ?

Il n'était pas parfait, je ne le suis pas non plus ; qui le voudrait ? Mais peu importe les reproches que nous nous adressions, car proches l'un de l'autre, nos sourires se déployaient, nos gestes envoûtaient, magie de l'autre. On ne croit pas à l'existence de ces choses, on affirme seulement le quotidien, la tolérance de l'affection, puis on oublie d'être cynique, on dit seulement « Moi, je l'aime, et puis, lui, lui aussi. » Qu'importe le reste ? Nos raisonnements et nos calculs ; nos doigts s'emmêlent, nous portons le monde, ne pouvons l'empêcher.

Puis il est mort, de trop croire qu'il n'était pas à la hauteur, tandis que nous devions nous contenter de vivre en comptant nos battements de cœur.

Il est mort, il m'a trahie, mais je bois à son souvenir, et mes sourires renaissent.

Ce lys tant blanc qui se glisse dans mon lit

Elle répète, répète : laisse tous ces livres, personne n'a jamais rien appris de la littérature, demies vérités et mensonges mal dissimulés, abandonne ces univers factices, ils te perceront le cœur, te perdront la tête ; répète, répète : le ciel est bleu comme un songe, nous adoucit les yeux, nous nous aimons, laisse tout ça.

Ma mie marche, qui me fait me sentir dieu ou cancrelat, je la contemple et songe aux instants heureux, lorsqu'elle me sourit au réveil, pensant que je dors encore, quand nous baisons dans des bruits mous, bêtes si contentes de l'être, ou comme elle me frôle d'une caresse, peu sûre vraiment que j'existe ; et je songe aux conflits, à la dureté de cet échange d'intimité, à notre orgueil que nous ne pouvons taire sous peine d'être écrasé par l'autre, aux multiples arrangements, compromis, compromissions ; et je songe au bonheur et je me dis que j'emmerde le bonheur, ses promesses illusoires.

Nos promenades finissent au port : l'océan, sa présence gigantesque — nous nous asseyons sur la rade. Une femme pleure des larmes de sable, elle pleure son ventre qui crache des fœtus morts, je prends de ce sable, le met dans une boîte de conserve rouillée et, musicien, saute et roule comme un possédé : je tue le désert d'insolence, je

l'arrache à sa béatitude de disparition — j'essaie. Et qu'importe que j'y réussisse, si mon amour rit.

Didactique de l'ivrognerie

Dans quel trou de mémoire s'évanouirent nos outrances d'antan ?, lorsqu'enfants encore nous fêtions Dyonisos, la vigueur de nos corps et les dangers de l'existence. Nous ne redoutions alors seulement que nos folies ne soient pas assez grandes, que notre mesquinerie pétrifie nos agapes.

Quelque chose changea insidieusement, jusqu'à ce qu'un joug de fer s'abatte sur nous, jusqu'à ce qu'un grand froid saisisse nos existences. Nous n'espérions rien de mieux en ces temps que des plaisirs volés et de menues éclaircies.

Ainsi les peuples en fureur, se levèrent-ils contre l'oppression ; leurs bras unanimes dressés contre les tyrannies, ils lavèrent de leur sang l'affront fait à leur liberté et sur les cimetières, blanchis par leurs os brisés, engraissés par leurs chairs pourries, ils édifièrent un jardin aux fruits succulents, une cité nouvelle bâtie pour les aimer.

Puis ils s'endormirent. Briser le carcan était un exploit ; ce fut la somnolence qui les vainquit. Nous vécûmes ces événements, nous demeurons vigilants et frissonnons lorsque s'installe le lourd silence de l'hiver, envahis d'indicibles pressentiments, honteux de voir ces hordes hier si fières maintenant si veules ; affligés, nous, de connaître notre déchéance.

Aussi, parmi eux, certains, héritiers d'un poids trop lourd, excédés de mémoire, se hasardent-ils aux tréfonds d'insalubres échoppes, où les accueille l'alcool pétillant ; quelle découverte ! et quelle avanies ! Leur corps bousculés, leurs esprits irradiés, ils apprennent cet autre monde, plus seulement régi par la nécessité, où les souvenirs se déforment et se transforment, où les règles physiques sont transcendées, où chaque miracle semble d'évidence et où chaque instant semble un miracle. Rien n'est ici inéluctable, encore moins la chute ; car la chute n'est qu'une occasion de se relever, pour, toujours, à nouveau, chuter. Rien n'arrête le bel ivrogne — certainement pas la réalité — et l'on se confond à ses côtés d'éprouver également l'indifférence à la tempérance, l'accablement aux minauderies de la dignité, l'irritation des vies inutiles qui courent tant pour s'imposer. Les fièvres éthyliques nous emmènent loin, loin, et nous bercent bientôt, las de fureur, perclus de gaieté, plus beaux que nous ne le serons jamais, que nous ne l'étions jamais, plus vils et sales et moins honteux qu'on ne nous le permit jamais.

Un rêve chaud, un piège cruel. Ce sont les mains tremblantes, c'est le front bas, qu'enfin s'abreuve l'égaré : l'ivresse coule dans l'habitude, l'hébétude momifie les songes, le cœur fatigué ne pompe plus que vacuité et la tristesse dissout les muscles. Il n'y a plus qu'à se recroqueviller, attendre ce long si peu pour que l'on revive à pleins poumons, tout en guettant ce soir rare qui procla-

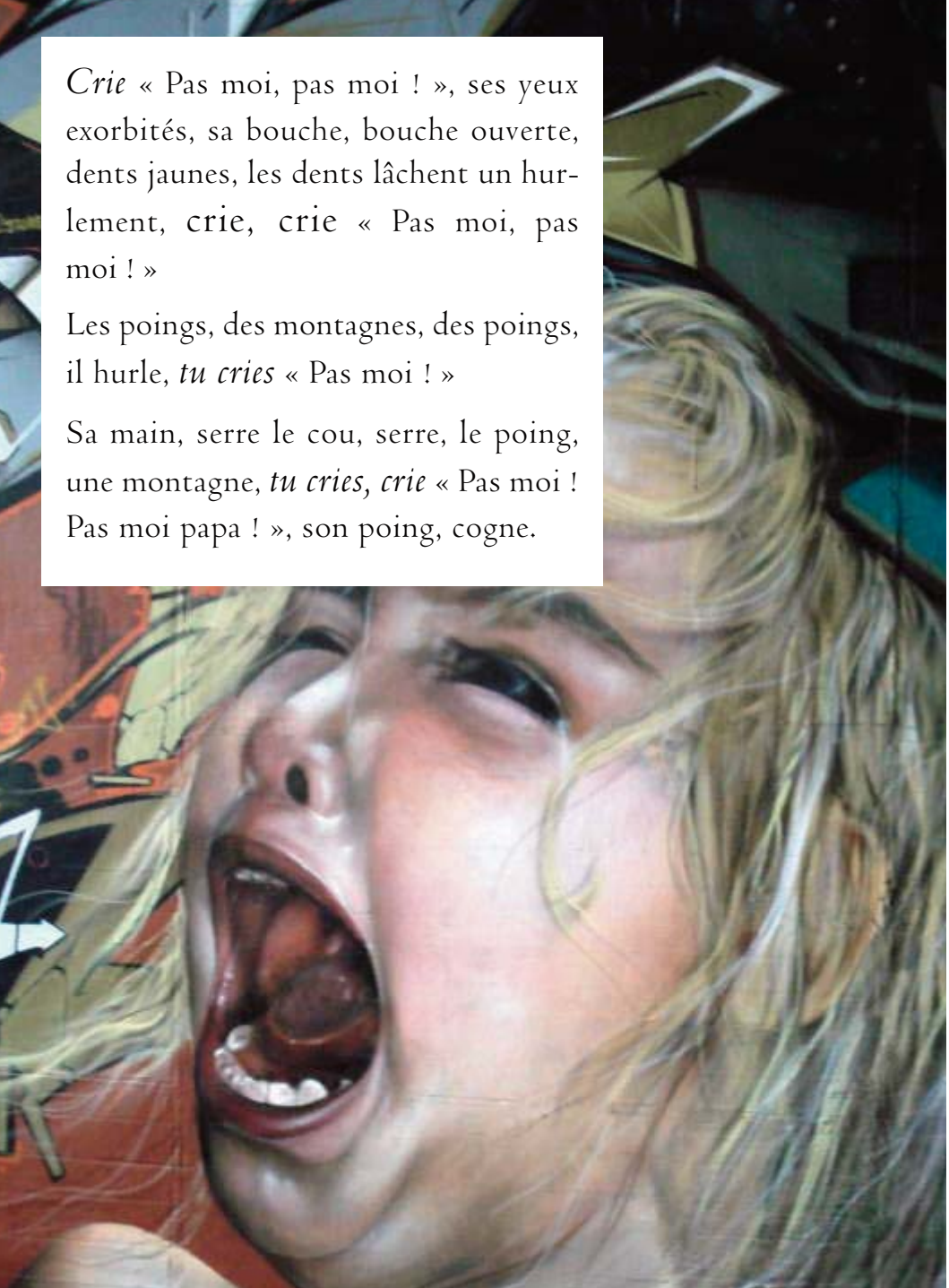
mera, pour juste un soir rare, le couronnement de l'ivrogne-roi et l'exultation du fou comme norme du bon droit.

SUNDAY SES
93

Tu me crachais sur la Terre, dévastée, la terre ; pieds sur le chaos, *ne fléchis pas* ; plonge mes yeux au cœur des cieux, *ne fléchis pas* ; les murs n'empêchent pas le regard, ne cassent pas l'ouïe, *ne fléchis pas* — éviscéré, la langue tranchée, ô toi mon maître : je ne fléchis pas.

Je n'ai pas peur, on ne peut me toucher, et si je crache du sang, *je n'ai pas peur*, on ne peut me toucher, et si mon menton s'épaissit de vomi, *je n'ai pas peur*, on ne peut me toucher, et si les façades des immeubles croulent, *je n'ai pas peur*, on ne peut me toucher, et si les corps de ma famille se crispent à terre tordus coupés, *je n'ai pas peur*, on ne peut me toucher, et si le pain rassis serré dans mon poing c'est pour aujourd'hui et demain, *je n'ai pas peur*, on ne peut me toucher, et si cette femme hurle les jambes écartelées sur un enfant, *je n'ai pas peur*, on ne peut me toucher, et si des visages de bouchers hantent les rues la nuit installée, *je n'ai pas peur*, on ne peut me toucher, et si partout ils meurent, et leurs membres se détachent et pourrissent au soleil et leurs grimaces de haine s'effondrent sur la douleur d'un ultime souffle et leurs crimes corrompent la Terre empoissonnent leur chair, *je n'ai pas peur, je n'ai pas peur* : je possède les cheminées des usines et leurs fumées m'entraînent, je monte, je tourne lentement, des vibrations, des souffles, de la vie, ce sont les rires, ils m'emportent, tous ces rires, qui me propulsent, et moi aussi je ris, je n'en peux plus, je n'en peux plus de rire, je ris, *je n'ai pas peur*, toute cette légè-

reté, *je n'ai pas peur*, je vis, je vis, et je bondis de nuage en nuage, des bombes pleuvent autour de moi, mais elles ne peuvent me toucher parce que je vis, je ris ! — *je n'ai pas peur, on ne peut me toucher.*



Crie « Pas moi, pas moi ! », ses yeux exorbités, sa bouche, bouche ouverte, dents jaunes, les dents lâchent un hurlement, crie, crie « Pas moi, pas moi ! »

Les poings, des montagnes, des poings, il hurle, *tu cries* « Pas moi ! »

Sa main, serre le cou, serre, le poing, une montagne, *tu cries, crie* « Pas moi ! Pas moi papa ! », son poing, cogne.

Table des matières

Chutes ..... pp. 3-6
Corpuscules ..... pp. 9-23
Miniatures ..... pp. 24-105
Corpuscules ..... pp. 109-120
Chutes ..... pp. 123-126

Ce livre est destiné à voyager d'une personne à l'autre, d'un lieu public à un autre, de la main à la poubelle peut-être et le plus souvent probablement.

Que son papier jaunisse d'âge ou gonfle d'eau de pluie, qu'il s'érode, qu'il s'abîme, frotté par les mains d'inconnus, ou brûlé dans une déchetterie et destiné à une éventuelle utilité. Que la vie le marque, le perce et, finalement, le tue, comme nous tous, et comme les quelques personnages qui en parsèment les pages, de la vie de qui j'eus l'orgueil de donner un témoignage.

Les peintures sont de multiples graffeurs, qu'il soit rendu hommage à ces artistes, et qu'ainsi, je l'espère, l'ensemble de l'édifice soit sauvé.